

# JOURNAL DES DAMES

## ET

# DES MODES.



*Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*

### L' HOMME A LA MODE.

Je me trouvois dernièrement à une fête brillante donnée par une des jolies femmes de la capitale. Plusieurs de ses compagnes étoient déjà arrivées, plusieurs jeunes gens étoient déjà rendus. Cependant il régnoit dans la société un ennui, un décousu dont on ne sauroit se faire idée, et dont la cause sur-tout eût été difficile à deviner. En effet, jamais plus de plaisirs, de moyens d'amusement et de distraction ne furent à-la-fois rassemblés dans le même local. Chaque salon de l'hôtel étoit consacré à un genre de plaisir : ici quatre artistes fameux faisoient entendre la musique divine de Hayden ; ici étoient disposées des tables et des buffets perpétuellement couverts de tous les mets vantés par l'*Almanach des Gourmands*. Dans la salle à côté, une chambre étoit garnie de vases contenant toutes sortes de fleurs, les bouquets jetés çà et là étoient à la disposition de tous les amans et de toutes les coquettes ; plus loin, un café présentoit aux amateurs tout ce que les Isles offrent de plus délicieux en liqueurs, et toutes les glaces fabriquées en Italie. Alloit-on à droite, on trouvoit une salle de comédie, où des bouffons gagés jouoient à volonté toute espèce de proverbes. Pénétoit-on à gauche, c'étoit une petite boutique de loterie, où l'on gagnoit de très-jolis bijoux sans aucune mise de fonds que celle de sa main dans un sac présenté par une femme charmante. Enfin au centre, le plus élégant de salons retentissoit d'une harmonie éternelle et presque délicieuse, qui tour-à-tour invitoit à la walse, à l'anglaise et à contredanse. Eh bien, qui le croiroit, au centre de tant de délices tout le monde avoit l'air de s'ennuyer, et sur-tout femmes. Pourquoi ? Parce que le jeune homme par excellence le cavalier à la mode, le danseur Zéphir n'étoit pas encore arrivé. Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ? voilà à-peu-près ce qui se réduisoit toute la conversation. Je m'approchai de la maîtresse de la maison, et voulus lui faire sentir combien étoit bonne de s'embarrasser d'un tel individu. Ne pouvez-vous lui dis-je, suffire vous-même aux agrémens de cette so-



Ouvrez le bal, ayez l'air un peu plus gai, et toute la société va suivre votre exemple. Y songez-vous, me répondit-elle ? qui ? moi, je danserois avec le premier venu ? ah ! si ! vous voulez donc que je me déshonore, que je perde ma réputation. Mais réfléchissez donc qu'il a été hier à la fête de Mad. telle, avant-hier à la fête de Mad. telle, et que, s'il ne vient pas aujourd'hui chez moi, ma maison va cesser d'être à la mode et sera à jamais déserte. Ah ! Monsieur, vous ne savez donc pas ce que c'est. Vous ne connoissez pas Paris. Bien loin de me tranquilliser, je viens d'envoyer ma voiture au jeune homme en question ; et, si elle ne le ramène point, je trouve mal et congédie tout mon monde. Il étoit déjà de minuit, la belle avoit donné quelques petits symptômes de vapeur, et ses femmes-de-chambre apprêtoient son lit garni de bois d'acajou, à chevet de bois d'ébène, à rideaux de paille, et à draps mi-mousseline-mi-dentelle, quand les gens de Madame annoncent M. \*\*\*\*. Aussi-tôt un tumulte confus se lève dans l'assemblée, les jeunes-gens se lèvent et battent des pieds, les femmes rayonnent d'espoir, le chœur joue *forte*, et la gavotte commence. Ici finit l'aventure comique, qui différencie cette assemblée de beaucoup d'autres que j'avois vues. Du reste, on dansa, on joua, on soupa, on s'ennuya comme par-tout ailleurs : mais le jeune homme à la mode étoit arrivé, et toutes les fois qu'il est quel que part, il est du bon ton de s'y rendre. Céphise aura donc du monde à la première invitation qu'elle fera ; mais je ne serai plus de ses fêtes.

C. \*\*\* N. \*\*

#### LES FAUVETTES.

O vous, dont la douce innocence  
Ajoute aux charmes de ces lieux,  
Ne redoutez pas ma présence ;  
Je ne viens point troubler vos jeux.  
Tendres Fauvettes, je suis mère ;  
Nous vivons sous la même loi ;  
Mais cet asyle solitaire  
Vous rend plus heureuses que moi.

A l'aspect de cette prairie  
Je me sens déjà ranimer ;  
Ici je passerois ma vie...  
C'est ici que l'on sait aimer.  
Vous n'êtes jamais infidèles ;  
Un seul objet sait vous fixer...  
Et pourtant vous avez des ailes ;  
Mais c'est pour mieux vous caresser.

Ah ! d'où naît le léger ramage  
Que j'entends parmi ces roseaux ?



Je dois deviner ce langage...  
 Volez, volez, heureux oiseaux ;  
 Votre famille vous appelle,  
 Craignez de la faire languir...  
 Car un nouveau besoin pour elle  
 Vous promet un nouveau plaisir.

Je pars , Fauvettes innocentes ;  
 Mais je reviendrai dans ces lieux...  
 Ah ! puissent vos leçons touchantes  
 M'instruire dans l'art d'être heureux !  
 Ou si je ne dois plus prétendre  
 Au bonheur qui m'est enlevé,  
 Laissez-moi vous voir , vous entendre,  
 Je croirai l'avoir retrouvé.

Mad. PERRIER.

---

SOUVENIRS de *Félicie L\*\*\**.

De Zurich.

J'ai vu Gessner ; c'est un bon grand homme que l'on admire sans embarras , avec qui l'on cause sans prétentions , et que l'on ne peut voir et connoître sans l'aimer. J'ai fait , avec lui , une promenade délicieuse , sur les bords charmans de la Sil et de la Limmath. C'est - là , m'a-t-il dit , qu'il a *révé toutes ses Idylles*. Je n'ai pas manqué de lui faire cette question oiseuse que l'on fait toujours aux auteurs célèbres , afin de n'être jamais de leur avis , quelle que soit la réponse. Je lui ai demandé quel est celui de ses ouvrages qu'il aime le mieux ; il m'a dit que c'est *le premier Navigateur* , parce qu'il l'a fait pour sa femme , dans les commencemens de leurs amours. Cette épouse m'a désarmée , et je veux aussi préférer *le premier Navigateur* à la *Mort d'Abel*.

Gessner m'a invitée à l'aller voir dans sa maison de campagne ; j'avois une extrême curiosité de connoître celle qu'il a épousée par amour , et qui l'a rendu poète : je me la représentois sous les traits d'une bergère charmante , et j'imaginois que l'habitation de Gessner devoit être une élégante chaumière , entourée de bocages et de fleurs , que l'on n'y buvoit que du lait , et que , suivant l'expression allemande , *on y marche sur des roses*. J'arrive chez lui , je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux , ce qui comme à déranger un peu mes idées d'églogues et d'idylles , qui furent tout-à-fait bouleversées en entrant dans le salon , par une fumée de tabac qui formoit un véritable nuage , au travers duquel j'aperçois Gessner , fumant sa pipe et buvant de la bière , côté d'une bonne femme , en casaquin , avec un grand bœuf à carcasse , et tricotant : c'étoit Mad. Gessner. Mais la manière de l'accueil du mari et de la femme , leur union faite , leur tendresse pour leurs enfans , leur simplicité



tracent les mœurs et les vertus que Gessner a chantées : c'est toujours une idylle et l'âge d'or, non en brillante poésie, mais en langue vulgaire et sans parure.

DUCREST GENLIS.

# LES FÊTES DU MÉNAGE.

Air : *On compteroit les diamans.*

Une seule fois tous les ans  
Fêter sa compagne chérie,  
Ce n'est pas assez pour le tems  
Qu'on passe en cette courte vie:  
Pour moi, généreux troubadour,  
Marchant sur les traces d'Ovide,  
Je ne choisis jamais le jour  
Pour fêter mon Adélaïde.

Je la fête matin et soir,  
Sans m'arrêter à l'étiquette;  
Je la fête dans son boudoir  
Tout aussi bien qu'en sa chambrette:  
Je la fête seul, et pourtant  
Certain point d'honneur me tracasse,  
Je crains, lorsque je suis absent,  
Qu'un autre la fête à ma place.

Je fête sans discrétion,  
Mais, loin de braver le mystère;  
Je prends mainte précaution  
Pour mieux fêter ma ménagère:  
Je n'ai pas tort, car bien souvent  
Je la fête avec tant d'adresse,  
Que je regrette en la fêtant  
De ne pas la fêter sans cesse.

Conduit par la douce amitié,  
Je fête ainsi plus que d'usage,  
Et l'amour fête pour moitié  
Au sein de mon heureux ménage:  
Je ne connois point les rigueurs  
Quand je fête Dieu d'Hyménée!  
Ta chaîne est un tissu de fleurs  
Qui m'attache à ma bien aimée.

A. DURET.

ation des deux sexes est ce qui nous choque le plus  
mœurs grecques et romaines; c'est ce qui établit la  
le démarcation entre la littérature ancienne et la litté-  
moderne: c'est au mélange des hommes et des femmes,  
société, que nous devons les beautés et les défauts qui  
ent nos écrits de ceux des anciens: il faut bien distin-



guer la séparation des sexes, telle qu'elle a existé chez les peuples les plus polis de l'antiquité, d'avec l'esclavage des femmes, en usage dans tout l'Orient. Montesquieu motive cet esclavage, sur les désordres qui naîtroient dans des climats brûlans, de la liberté d'un sexe qui n'est aimable que dans l'enfance, et n'atteint l'âge de raison que lorsqu'il a passé l'âge de plaire : cette explication est d'un philosophe ; mais Montesquieu enjolive sa philosophie de toutes les grâces du bel esprit, lorsqu'il compare les orientaux, dans leurs sérails, à des débiteurs insolubles, qui font mettre en prison leurs créanciers, pour se soustraire à leur poursuite.

La multitude des femmes est le luxe à la mode dans l'Orient : les sérails des grands seigneurs sont des garde-meubles dont ils doivent avoir la clef, pour se garantir des filoux : les riches, dans ce pays-là enferment, pour la même raison, leurs femmes et leurs trésors : cette avarice ruine le commerce, puisqu'elle enfouit les objets les plus précieux, qu'on met ailleurs en circulation ; de-là cette profonde tristesse, cette espèce de mort qui couvre les plus riantes contrées de l'Univers : si par une suite de l'impulsion donnée à notre globe par la révolution française, nos armes et nos principes consolateurs pénétroient un jour dans ces solitudes de l'Asie ; si nos chevaliers français ouvraient les sérails et les harems de l'Orient, comme ils ont ouvert nos couvens et nos maisons religieuses, ces vastes déserts, où l'on ne voit que des hommes, se trouveroient tout-à-coup inondés de femmes, très-embarrassées de leur liberté. Il faut croire que les galans libérateurs auroient soin de pourvoir aux besoins de cet excédent de population jeté tout-à-coup dans la société, et que tant de créanciers ne trouveroient plus de débiteurs insolubles.

Considérée du côté moral, la séparation des sexes est évidemment utile aux bons mœurs, favorable au bon sens, très-avantageuse au bon ordre et à la tranquillité publique : sous le rapport littéraire, elle a ses avantages et ses inconvéniens : ce choc des caractères et des passions qui résulte du mélange des sexes ; cette continuelle et rapide communication des idées ; le desir de se plaire, qui naît du besoin de se voir, donne nécessairement aux esprits plus de mouvement et d'éclat, plus de finesse et de fécondité ; la société ainsi organisée fournit à l'inspiration des tableaux plus vifs, plus rians, plus gracieux : il résulte d'agréables romans, d'excellentes comédies ; la poésie y gagne beaucoup : la grande poésie, le sentiment, l'honneur et la passion y perdent quelque chose : ce même système social, en favorisant le progrès de la civilisation, donne de pompe, de dignité et de délicatesse à la tragédie ; enrichit d'un plus grand nombre de pensées et de caractères la tragédie ; répand plus d'action et d'intrigue ; telles sont aussi les distinctions de notre théâtre tragique ; mais en récompense combien de fadeurs, d'inutilités, de faux raisonnemens.



sottises harmonieuses ! combien d'invéraisemblances , d'absurdités , d'enflure et de charlatanisme dérivent de la même cause ! ces défauts ne nous choquent point , parce qu'ils tiennent à notre goût et à nos mœurs : les Grecs ne connoissoient point ces rendez-vous de frivolités et de galanterie , où les hommes et les femmes s'assemblent pour se tromper agréablement et se dire des riens ; voilà pourquoi on remarque dans leurs tragédies plus de simplicité , de nerf et de vérité : ils savent mieux peindre la nature ; l'intrigue moins chargée , va plus droit au but : les Français sont plus élégans et mieux parés ; mais la physionomie des Grecs est plus régulière ; leur taille a de plus belles proportions : toute notre littérature est en général plus ornée , plus fleurie et en apparence plus riche ; celle des anciens a plus de naturel , de profondeur et de sens : il seroit fort étrange que le peuple , qui a porté au plus haut degré le sentiment de la beauté physique , eût méconnu la beauté morale ; et que les mêmes Grecs , qui savoient si bien faire des Dieux , n'eussent pas su présenter des hommes sur la scène : leurs tragédies nous paroissent peut-être aussi belles que leurs statues , si nous avions l'espèce de sens nécessaire pour les bien voir.

Si nous envisageons enfin du côté du plaisir et du bonheur , cette barrière que les mœurs anciennes élevoient entre les hommes et les femmes , nous trouverons qu'elle étoit la sauve-garde de l'honneur des familles et de la sainteté des mariages ; que les maris étoient plus heureux , les femmes plus respectables et plus respectées , les enfans mieux élevés , les jeunes gens plus modestes , les vieillards plus honorés : la débauche presque inévitable dans les grandes villes , avoit une direction moins nuisible ; elle n'empoisonnoit pas les sources même du bonheur domestique ; chaque sexe se livroit séparément aux goûts , aux amusemens , aux exercices qui lui sont assignés par la nature : quand ils se réunissoient , ce n'étoit pas pour se gêner , s'ennuyer et se blâmer naturellement : les hommes et les garçons n'étoient efféminés par la société habituelle des femmes ; les femmes affectoient point , dans le commerce journalier des hommes , une pudeur naturelle et les qualités de leur sexe : que de tems étoient perdus pour les affaires et pour l'étude ! Tous les honnêtes gens avoient que gagner à ce genre de vie : les oisifs , les aventuriers , les étourdis , les batteurs de pavé étoient les seuls qui ne faisoient pas leur compte : il est vrai que dans une pareille société , il est impossible de faire des comédies dans le goût français , et des pièces comme *les trois Sultanes* , où la comédie galante , l'art de la séduction et toute la coquetterie la plus raffinée sont étalés avec tant de grâce. Les hommes ne donnent pas tant d'esprit , et lorsqu'on fait un emploi raisonnable de ses loisirs , on n'est pas si profond dans la connaissance des mystères du cœur.

*Extrait du Feuilleton du Journal des Débats* ).



## STANCES épigrammatiques sur Paris.

Paris est un gentil séjour,  
Avec force écus et jeunesse,  
Avec un petit grain d'amour  
Et du penchant à la paresse.

Avec la seule ambition  
De changer demain sa maîtresse,  
Avec la seule passion  
D'aimer celle qui nous carresse.

Avec le séduisant travers  
D'être le poète des belles ;  
De rendre avec ses petits vers  
Plus de cent beautés immortelles,

Avec le talent précieux  
D'avoir le tour d'un agréable,  
Le don commode et merveilleux  
De ne trouver rien de passable.

Avec le goût vraiment exquis  
De savoir penser à la mode,  
Et le soin de changer d'habits  
Quand elle change de méthode.

Avec des cochers aguerris,  
Vous écrasez le sot vulgaire,  
Et dans ce fortuné Paris  
Vous trouvez les cieus sur la terre.

CALAMIDORO PENEIO, de l'Académie des Arcades de Rome.

Les hommes disent des femmes tout ce qu'il leur plaît ; les  
femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

Tout le monde aime la simplicité ; quelques-uns l'admirent  
peu de gens l'adoptent, personne ne l'envie.

## C H A R A D E.

Mon premier est fécond en rapports différens :  
De l'air et du maintien d'une femme bien faite,  
Il devient quelque fois l'éloquent interprète ;  
Tantôt, abri contre les vents,  
Il préserve de la tempête  
Le vaisseau dont il fixe encor le chargement ;  
Là, d'une belle voix il montre l'étendue ;  
Ici, d'un faux écart il prouve la bévue,  
Et fait perdre la carte au joueur ignorant.

Qui d'un brillant *repic* le croyait le garant;  
O Muse ! gardez-vous d'omettre

Que sans détour aussi quelque fois il apprend  
Mieux que son contenu ce que vaut une lettre.  
Maint et maint Gastronomes, en fêtant mon second,  
Usa de son palais le plancher, le plafond ;

Parce que l'odorant légume,  
En forçant l'appétit, à la fin le consume.

Mon tout aux serveurs de Dieu  
Avec magnificence annonce le saint lieu,  
Et signale à Paris maint temple qu'on renomme.  
Moins pourtant que celui de Saint-Pierre de Rome.

*Lettres sur les Etudes*, ou Conseils à un jeune homme qui veut perfectionner son instruction, par Delpierre du Tremblay. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-12 de 155 pages. A Paris, chez Debray, libraire, place du Muséum. Prix, 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 50 cent. port franc.

#### M O D E S.

Le vert foncé ou tendre, le jonquille, le lilas et le rose sont encore de mode. Avec du taffetas de l'une de ces quatre couleurs, ou blanc, on fait beaucoup de capotes de forme allongée, que l'on garnit sur le bord et vers le milieu d'une ruche fort large. Sur les chapeaux de paille jaune, qui sont d'un usage presque général, on pose en marmotte un demi fichu de Florence blanc ou lilas, quelquefois vert que l'on effile sur les bords. Les fraises n'avoient pas encore été aussi communes; elles ont, pour la plupart, trois conlisses. On porte toujours sur le cou des fichus de couleur, dont les pointes restent pendantes. Les fichus-marmottes de tulle brodé ont pris la place de quelques cornettes. Cette dernière espèce de coiffure est cependant encore le négligé le plus commun.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE, N<sup>o</sup>. 470.

Cheveux naturels. Perles en bandeau. Juive de florence couleur de chair, garnie d'agrémens lilas. Gants à coude. Ce costume été dessiné dans un Bal de Société.

La feuille N<sup>o</sup>. 86 de la collection de *Meubles* paroîtra demain. contient deux fauteuils, l'un d'appartement, l'autre de salon.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port payé, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n<sup>o</sup>. 152, près du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.